

Elles se dévoilent, par-delà les épreuves

PHOTOGRAPHIE Andreia Glanville et Stéphanie Page présentent «Les Cicatrices», une exposition audiovisuelle qui illustre les combats de seize femmes. Nous en avons interrogé trois, toutes de la région.

TEXTES CAROLINE.GEBHARD@LACOTE.CH / PHOTOS STÉPHANIE PAGE

D'un côté, il y a cette voix. Cette voix qui dit l'indicible, la souffrance, les doutes, mais aussi l'espoir et les moments de bonheur, cette voix qui porte la résilience. Tantôt frêle, tantôt posée, tantôt affirmée, c'est celle d'Andreia Glanville. Slameuse à ses heures perdues, cette créatrice et éditrice de contenus audiovisuels se fait la porte-parole de seize femmes qui, à travers elle, témoignent des cicatrices qui les accompagnent au quotidien. De l'autre, il y a ces images. Ces

images qui montrent sans exhiber, qui dévoilent sans offenser. Jamais impudiques, elles racontent les forces et les faiblesses de chacune, leur histoire, leur chemin, leur parcours. Elles sont signées Stéphanie Page, une photographe installée à Chéserey. Ensemble, Andreia et Stéphanie ont voulu illustrer «ces événements qui viennent bouleverser la vie mais qui, finalement, nous forgent et nous reconstruisent», explique Andreia. Hasard du destin, la majorité de celles qui se sont confiées à

elles vivent sur La Côte. Le feu, la maladie, la maternité, l'abandon ont marqué leur âme et leur chair, mais sans jamais les faire sombrer. Pour «Les Cicatrices», une exposition audiovisuelle, elles évoquent leurs défis et leurs combats. Toutes ont été choisies après un appel lancé sur les réseaux sociaux par les deux porteuses du projet. Elles ont entre 13 et 59 ans et cette envie de dire leur réalité, pour elles comme pour les autres. Leurs histoires sont fortes, poignantes, marquantes.

La voix et l'image comme outils thérapeutiques «On parle des cicatrices qui se voient, comme de celles qui ne se voient pas nécessairement, souligne Stéphanie. C'est là tout le cœur de notre travail. Notre but, c'était d'utiliser tant la photo que le témoignage comme outil thérapeutique.» Stéphanie et Andreia se sont tout d'abord imprégnées du chemin de vie de ces seize femmes. Puis la première les a rencontrées pour les immortaliser, alors que la seconde s'est chargée de coucher leur récit sur le papier. Et enfin de mettre

ces textes en voix, aidée par sa professeure de slam.

A chacune ses nuances

«Chaque histoire est particulière, chaque femme est singulière, expose Stéphanie. Tous les visuels devaient refléter leur parcours et leur caractère. Andreia, de son côté, a fait un travail avec des voix plus punchy, plus douces, plus timides, qui correspondent à chacune d'entre elles.» Le résultat, bluffant, donne à ressentir une émotion et une personnalité à chaque fois différente. Reste aujourd'hui à faire vivre

ce projet, qui sera présenté à Genève à partir du 25 août puis à Lausanne et à Nyon. Leur rêve, ce serait d'en faire une exposition itinérante à voir dans toute la Suisse romande. Pour que ces seize voix continuent à résonner.

A découvrir à Genève, à la Galerie Humanité'Art, du 25 août au 4 septembre. Puis à la Maison de la Femme à Lausanne, du 22 septembre au 4 octobre. Du 23 au 28 février 2023, l'exposition sera présentée à la galerie d'art Esquisse à Nyon. Prévoir des écouteurs pour vivre totalement l'expérience audiovisuelle sur place.



Maëlle, la maladie en embuscade

Depuis ce 24 juillet 2020, Maëlle Louvet-Lounifi parle. Beaucoup. De ce cancer du sein qui s'est abattu sur elle, alors que son petit Zakaria avait tout juste quatre mois. Ce besoin de témoigner, dans les hôpitaux, sur les réseaux sociaux et pour cette exposition, c'est comme un besoin viscéral. Pour informer, prévenir, sensibiliser.

Si cette Nyonnaise de 43 ans a choisi de se dévoiler, c'est autant pour elle que pour les autres. «Pourquoi devrais-je cacher tout cela? Je reçois beaucoup de messages de femmes qui me remercient d'expliquer tout ce qui se passe, ce qu'on ressent.» Et c'est aussi une façon de donner de ses nouvelles à ceux qui font de la maladie un tabou. «Certains n'osent pas te contacter, c'est trop pour eux...» Ses cicatrices, elle n'a jamais cherché à les cacher. Elle en fait même une fierté. Parce qu'elles racontent son combat, sa résilience. «Si je suis là aujourd'hui, c'est parce que mon corps a collaboré. Elles représentent mon parcours de vie.»

Le chemin n'est pas terminé – «on parlera de guérison quand j'aurai passé le cap des cinq ans» – mais elle avance. «On porte toutes notre croix mais le fait d'être réunies et que le mot 'cicatrices' soit mis en images et en sons avec des expériences de vie différentes, c'est fort.»

Elisabeth, à l'épreuve du feu

La moitié du corps brûlé au troisième degré: Elisabeth De Sousa avait onze mois, et les médecins avaient dit à ses parents qu'elle ne s'en sortirait pas. Quarante-trois ans plus tard, grâce à Andreia et Stéphanie, elle a pu sortir toutes ces choses qu'elle n'avait jamais extériorisées. Ses cicatrices, elle voit bien dans le regard des autres qu'elles «interloquent». Mais on ne lui en parle jamais vraiment. Elle, elle a «grandi avec. C'est mon histoire mais, jusque-là, je ne m'étais jamais demandé ce que ça engendrait au niveau mental», confie cette résidente de Mont-sur-Rolle. Pour la première fois, Elisabeth raconte. Le poids de la culpabilité de ses parents après cet accident domestique, ce cancer du côlon en 2007: non, la vie ne l'a pas épargnée, mais elle ne s'est jamais lamentée. A ses côtés, elles sont quinze à témoigner. «Ce sont des histoires assez difficiles mais, au final, toutes ces femmes en ont fait quelque chose



de positif, pour certaines un métier.» En libérant sa parole, elle espère avoir ouvert une brèche: «En tant que femme, on s'oublie beaucoup. On a

beaucoup de casquettes et on avance sans forcément s'écouter. J'espère que cette exposition pourra en aider d'autres.»



Gaby, l'enfant pas désirée

Un œil qui ne voit pas, une malformation de la main, une autre de l'os du genou: Gaby Beekhuizen porte les stigmates des aiguilles à tricoter, des coups dans le ventre et des médicaments. De tout ce que sa mère a été forcée de subir pour tenter d'interrompre sa grossesse.

Et il y a toutes ces cicatrices qui balafrent son âme. Sa grand-mère maternelle ne l'a jamais autorisée à l'appeler ainsi. Quand Gaby s'adressait à elle, elle devait dire «tante». «Depuis toute petite, je sais que je suis de trop, on me l'a bien fait comprendre», confie cette habitante de Dully âgée de 56 ans. Son père, qu'elle n'a pas revu depuis des années, lui a toujours donné le sentiment qu'elle était «un obstacle dans sa vie».

Il lui a fallu du temps pour prendre conscience de tout ce mal-être. Pour obtenir la confirmation que ce qu'elle supputait depuis toujours était bien vrai: elle n'était pas désirée. Ce qui n'a pas empêché sa mère, avec qui elle entretenait un lien fusionnel, de lui vouer un amour incommensurable.

Avec «Les Cicatrices», Gaby panse ses blessures, tout comme celles de cette maman vaincue par un cancer à l'âge de 43 ans. «Je suis sûre qu'elle est décédée de trop de souffrances, elle n'en a jamais parlé. C'est peut-être pour ça que je m'exprime aussi facilement...»

Suivez les codes QR pour écouter les témoignages